

VALENTIN.

A peu près. Il y a en ce moment vingt incendies.

M. DELORME.

Quel malheur !

JEAN DUPUIS.

Adieu.

DENIS DUPUIS.

Où vas-tu, mon frère ?

JEAN DUPUIS.

Je vais mourrir sur les ruines de ma propriété.

DENIS DUPUIS.

Mais...

JEAN DUPUIS.

Ne me retiens pas.

(Il repousse son frère.)

M. DELORME.

Monsieur Dupuis, monsieur Dupuis, n'oubliez pas de prendre du ruban rouge.

(Il sort.)

X.

VALENTIN.

Nous n'avons pas un moment à perdre, écoutez-moi. Eulalie, dans ces tristes moments dont tu te souviens ; quand nous cherchions d'avance à élever nos cœurs au-dessus des périls que je prévoyais, je n'ai rien imaginé d'épouvantable et d'affreux que l'événement ne dépasse déjà. Tout s'écroule, la société succombe ; elle est pleinement au pouvoir des scélérats et des fous. Il n'y a plus de pouvoir, plus de lois, plus de force, plus de raison qui se fasse écouter ; mais quand le monde entier courberait la tête honteusement sous l'empire de ces monstres, moi je ne la courberai pas. Ils pourraient m'offrir la paix quelque part dans un asile respecté de leurs fureurs, la paix et toi, et vous tous, ils me rendraient mon père et ma mère, que je n'accepterais pas. Tout ce qu'ils veulent détruire, je le veux conserver, tout ce qu'ils veulent abattre, je le veux maintenir ; tout ce qu'ils nient, je le crois, et tout ce qu'ils blasphèment, je l'adore. Je ne renfermerai point ma foi dans le secret de mon âme. Je la confesserai hautement devant la multitude des impies, des furieux et des lâches. Mon devoir est de combattre et de mourrir pour la religion, pour la famille, pour le pouvoir. Je ne laisserai point ce malheureux pays s'endormir et s'abrutir sous le joug d'une stupide et infâme terreur. Notre seule espérance est maintenant dans la guerre civile, je vais voir si ce dernier effort est possible, et s'il reste quelque forêt, quelque rocher où je puisse, comme Pélage, emporter l'âme de la patrie. L'âme de la patrie, c'est la loi de Jésus. Ceux qui la nient et la veulent éteindre ne sont pas mes concitoyens. Je ne les connais plus. Le fer à la main, ils viennent m'imposer des lois pires que l'esclavage et la mort. Le fer à la main, je revendique contre eux ma liberté, mes autels et le sol sacré où dorment vingt générations de mes pères.

DENIS DUPUIS

Mon fils, j'honore votre courage, et, sans y mettre autant d'énergie, je pense comme vous ; mais est-il temps de prendre si grand parti, et ne voulez-vous point voir ce que ceci deviendra ?

VALENTIN.

Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard ! Nous sommes complètement envahis. Je ne doute pas que la sédition qui triomphe ici aujourd'hui ne triomphe en même temps sur presque tous les points du territoire.

DENIS DUPUIS.

Ainsi, vous voulez nous abandonner ?

VALENTIN.

Je n'ai nul autre moyen de vous défendre. Si je reste, je serai certainement arrêté cette nuit.

EULALIE

Hâte-toi de partir.

VALENTIN.

Cher amie, ce n'est pas la permission de fuir que je demande, c'est celle de combattre. Un lien me retient ; toi seule le peux le briser. Je n'ai plus de père, et Dieu, dans sa miséricorde, contre laquelle nous avons failli murmurer, nous a pris notre seul enfant. Il faut à présent que je puisse me considérer comme n'ayant plus d'épouse. Donne-moi cette liberté que les femmes fortes du moyen-âge donnaient à leurs maris lorsqu'ils avaient pris la croix ; car, si tu peux y consentir, je prends la croix aujourd'hui pour toujours, je la prends pour la défaite et pour la victoire, afin de rester, quoi qu'il arrive, un soldat de Dieu, et que ma main si elle laisse tomber l'épée, puisse encore porter l'Évangile. Que ferons-nous, si nous ne répandons que la mort ? Il faut pouvoir répandre aussi le pardon.

EULALIE.

Va, tu n'appartiens plus qu'à Dieu. Il avait lui-même nos liens, qu'ils soient rompus pour lui (Elle retire de sa main l'anneau nuptial et le donne à Valentin.) La chaîne sainte qui nous unissait n'attache plus désormais que nos âmes.

VALENTIN.

Elle subsistera durant l'éternité. Donne-moi ta main, ma sœur ; reçois ce dernier baiser et cette dernière étreinte. Dieu, qui nous avait unies et qui nous sépare, nous réunira de nouveau. Nous ne sommes plus une seule chair, mais nous n'aurons jamais qu'un cœur. Grand Dieu ! vous connaissez notre amour, et vous voyez le sacrifice que nous vous faisons. Je me voue avec elle et je la voue avec moi pour vous servir jusqu'à la mort dans la pauvreté, dans la chasteté et dans la souffrance.

EULALIE.

Dieu accepte l'offrande et m'en donne le prix. Ne crains plus rien pour moi. Mon âme peut à présent braver toutes les terreurs, et je regarde la mort comme un passage que j'ai déjà franchi.

VALENTIN.

Quitte ce vêtement, prends celui des pauvres veuves ; couvre ton père et ta mère des habits que nous tenions en réserve pour les indigens. Pendant quelques jours encore, la pauvreté sera une sauvegarde. Je vais moi-même m'habiller en ouvrier, et je vous conduirai chez des chrétiens qui ne vous trahiront pas. Mon père, vous avez été quelquefois importuné du grand nombre de pauvres qui venaient ici. Plusieurs accoureront sans doute prochainement pour piller ; mais il en est dans le nombre qui vous sauveront la vie.

DENIS DUPUIS.

Je suis atterré.

MME DUPUIS.

Ne pardons pas de temps.

(Ils sortent par une porte du fond.)

FRITZ.

Monsieur, deux hommes du peuple, détachés d'une foule considérable qui est dans la rue, vous ont demandé et montent ici. Ils sont armés.

VALENTIN.

Ouvrez-leur la porte, et, pendant que je les occuperai, tâchez de faire évader ma femme et ses